

« Tall Tales of a Generation »

Philip Wickham

Numéro 75, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28053ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wickham, P. (1995). Compte rendu de [« Tall Tales of a Generation »]. *Jeu*, (75), 209–210.

« Tall Tales of a Generation »

Création collective sous la direction de Paulina A. Abarca, assistée de Valerie Tannage. Scénographie et éclairages : Louis Beaudoin ; costumes : Sonja Grguric ; bande sonore : David Myers ; conseiller dramaturgique : Chris Ralph. Avec Peter Farbridge, Craig Francis, Alain Goulem, Lisa Bronwyn Moore, France Rolland et Tara Slone. Coproduction du Centaur Theatre et du Street People Theatre, présentée au théâtre Centaur du 9 février au 19 mars 1995.

Un sage cabaret

Depuis le raz-de-marée causé par le passage de *Cabaret neiges noires*, spectacle présenté pendant plusieurs saisons théâtrales et tourné à travers la province, il est difficile de parler d'un cabaret et de la génération X sans y faire référence. Bien sûr, il est tout à fait possible qu'aucun des artistes de *Tall Tales of a Generation* n'ait vu l'étalon des cabarets de cette décennie (qui a des ancêtres dans les années soixante-dix), que le goût pour cette forme provocatrice et irrévérencieuse soit tout simplement dans l'air du temps. Car si elles ont déjà été éprouvées, les limites du cabaret demeurent souples. C'est habituellement l'œuvre d'un collectif, ce qui permet un dosage assez libre de musique, de danse, de chanson, de performance, sans que soit jamais exclu l'imprévu, l'inachevé ou le bâclé.

Si le cabaret peut être le muscle de l'avant-garde (il est né dans la turbulence des années vingt), il peut également être dans sa forme la plus apprivoisée le siège du conformisme. Je m'étonnais d'abord que le Centaur Theatre, qui s'adresse en général à un public de quarante ans et

plus et plutôt conservateur dans ses goûts, veuille attirer des spectateurs plus jeunes en affichant un spectacle audacieux ; il semblait y avoir là une ouverture et un goût du risque nécessaires à son évolution. Malheureusement, le résultat n'a été au plus qu'attendrissant et, ce qui est malheureux pour un cabaret, réconfortant ; la représentation finissait sur une note assez moralisante, qui semblait faire dire aux jeunes qu'au fond ils sont bien sages, et que toutes les péripéties qu'ils vivent ne sont qu'une étape à traverser, comme une adolescence qui se prolongerait un peu trop.

Tall Tales... réunissait quand même un bon éventail des réalités familiales à la génération née dans les années soixante, début soixante-dix, et que la pièce fait vivre jusqu'en l'an 2025. Ce groupe a vécu la décadence du *peace & love* et la montée de l'individualisme, traversé la tourmente référendaire et l'exode anglophone (quoique le politique soit presque entièrement absent de ce spectacle), accueilli sans sourciller l'ère de la cybernétique avec l'omniprésence de l'ordinateur et de la vidéo, le sida, l'amour consommé sur le réseau



Internet... Le fond collait donc assez bien à la réalité. Ce qui faisait défaut, c'est une forme spectaculaire, une énergie, un mouvement scénique qui auraient dépassé l'aspect connu et un peu éculé du cabaret. À la place, on alignait des scènes anodines et parfois stéréotypées, somme toute assez peu théâtrales : le jeu de la bouteille entre adolescents qui s'échangent leurs premiers baisers, le partage du joint de *pot* dans un cercle convivial, le petit numéro de claquette avec canne et chapeau de paille sur le thème de l'homosexualité ; pour dépeindre l'excentricité des promeneurs du boulevard Saint-Laurent, il suffisait de porter des grosses lunettes et des cheveux mauves, et de maîtriser un jargon très *in*. Ce qui faisait défaut aussi, c'est un regard plus équilibré entre la joie de vivre, bien présente ici, et la douleur et l'angoisse, que les artistes ont cru bon d'éluider complètement.

Par ailleurs, la scénographie de cette production était assez efficace, avec son jeu de portes tournantes qui permettaient des entrées et des sorties précipitées. Une colonne et des escaliers permettaient aussi de changer de palier rapidement ; la toile de fond représentant un horizon urbain nocturne déformé était assez séduisante. Mais la scène, qui aurait mieux convenu à un Broadway de grande envergure, était trop éloignée et paraissait trop grande pour les acteurs qui s'y perdaient, ce qui empêchait le public de se sentir interpellé, engagé.

En somme, pour que ce cabaret ait un véritable impact, il aurait fallu montrer cette génération X non pas selon l'image qu'on se fait d'elle de l'extérieur, mais bien telle qu'elle est, sans compromis, imprévisible, énergique et récalcitrante à toute définition claire et arrêtée.

Philip Wickham